

RIVAGES/NOIR

**STUART
NEVILLE**

**CEUX QUE
NOUS AVONS
ABANDONNÉS**

A la mort de leur mère, Ciaran Devine, douze ans, et son frère aîné Thomas avaient été placés dans la famille Rolston. Mais un jour, Mr Rolston est retrouvé chez lui, le crâne enfoncé ; les deux frères sont auprès de lui, ils sont couverts de sang. Ciaran avoue être l'auteur du crime.

Sept ans plus tard, Ciaran retrouve la liberté mais Paula Cunningham, l'agente de probation chargée de lui, soupçonne qu'il n'a pas dit la vérité. Elle s'en ouvre à l'inspectrice Serena Flanagan qui avait recueilli la confession du jeune garçon. Les deux femmes vont faire remonter à la surface des drames et des blessures qui continuent de ruiner les vies présentes, y compris les leurs.

Stuart Neville s'est fait connaître avec *Les Fantômes de Belfast*, qui a remporté le Los Angeles Times Book Prize et le Prix Mystère de la critique. Il est l'auteur de la série consacrée au policier Jack Lennon ainsi que de *Ratlines*, un thriller haletant sur les filières d'exfiltration des nazis en Irlande du Nord. Il écrit également sous le pseudonyme de Haylen Beck. Il vit en Ulster.

« Il quitte le registre du thriller dur où il excelle pour signer un superbe roman noir tout en finesse et en sensibilité. »

The Times

Du même auteur
chez le même éditeur

Série Jack Lennon

Les Fantômes de Belfast

Collusion

Âmes volées

Le silence pour toujours

Ratlines

STUART NEVILLE

**CEUX QUE NOUS
AVONS ABANDONNÉS**

Traduit de l'anglais (Irlande) par
Fabienne Duvigneau

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Titre original : Those We Left Behind

Couverture : © Plainpicture/Maryanne Gobble

© 2015, Stuart Neville
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-4787-2

*Pour les agents, les éditeurs, les journalistes,
et bien d'autres défenseurs passionnés du livre,
qui contribuent à créer l'illusion que je maîtrise mon art.
Je serais perdu sans vous.*

PROLOGUE

L'oreiller est frais, humide de sueur contre la joue de Ciaran. Sur le mur, le soleil dessine un rectangle brillant qui jette une lueur verte derrière ses paupières lorsqu'il cligne des yeux.

Il ne veut pas regarder l'autre mur au fond de la pièce, ni ce qui gît dans le coin là-bas, sous la fenêtre. Non, il ne veut pas voir ça. Après les cris et le vacarme, les craquements, la fièvre et les éclaboussures, il ne veut plus jamais regarder.

Le matelas se creuse sous le poids d'un corps qui s'allonge. Un souffle tiède agite le fin duvet sur sa nuque, comme l'herbe dans les dunes quand ils étaient petits et que tout n'était pas si dur, si plein de colère. Un bras nu se glisse autour de sa taille, la main prend la sienne. Le torse contre son dos, chaud et câlin, les genoux pointus emboîtés derrière les siens.

Ciaran voit les étoiles de sang qui parsèment leurs deux poignets. Comme dans le jeu où on relie les points pour faire apparaître une image.

Ses mains sont tachées aussi, poisseuses.

« Est-ce qu'on va aller en prison ? demande-t-il.

– Probablement. »

Thomas resserre son étreinte, la bouche tout contre l'oreille de Ciaran. Lèvres closes. Sans mordre, pour l'instant.

« Et est-ce qu'ils nous enverront dans la même prison ? Ou dans deux prisons différentes ? »

Thomas bloque sa respiration pendant qu'il réfléchit. Au bout d'un moment, il répond : « J'sais pas. »

Ciaran sent quelque chose de lourd et de froid à la place de son cœur. « Si on n'est pas ensemble, tu crois qu'on aura le droit de se voir de temps en temps ?

– J'sais pas.

– J'espère que oui. »

En bas, des coups frappés à la porte. Encore du bruit, alors que Ciaran n'a envie que de calme et de silence. La fente de la boîte aux lettres s'ouvre en grinçant.

« Jenny ? Jenny ! »

Ciaran présume que c'est le vieux de la maison voisine, celui qui est tout gris et qui regarde les deux frères d'un air fâché en plissant les yeux quand il les voit par-dessus la haie.

« Jenny ? David ? Vous êtes là ? Vous m'entendez ? »

Le menton de Thomas est posé sur l'épaule de Ciaran.

« David ? David ! J'ai appelé la police. Ouvrez la porte si vous êtes là. »

Au loin, planant haut sous le ciel, un hurlement strident, qui monte et descend. Comme un affreux animal qui galope vers leur cachette pour les avaler. Le son est de plus en plus fort.

Ciaran a envie de pleurer. Il voudrait tout annuler. Il aimerait que ce ne soit pas arrivé. Ses épaules tressaillent quand les larmes viennent. Il ferme les yeux.

« Ça va aller. » Les lèvres de Thomas sont douces contre son oreille. « Je vais m'occuper de nous. Ne t'inquiète pas. »

Le hurlement se rapproche, retombe et se tait. Des pneus crissent dans l'allée. Des portières claquent.

Ciaran ouvre les yeux, il voit la lumière bleue qui danse sur le mur.

« Ils sont là », dit-il.

Il ne sait pas si son frère l'entend. Thomas continue à le rassurer, ses paroles coulent dans l'oreille de Ciaran comme de l'huile tiède tandis que la porte d'entrée tremble sur ses gonds.

1

Lorsqu'elle apprit la libération du jeune garçon, Paula Cunningham sut aussitôt que l'affaire lui serait confiée. Elle ne fut donc pas surprise d'être convoquée par son patron. Le dossier l'attendait sur le bureau d'Edward Hughes, deux centimètres d'épaisseur – rapports, analyses et évaluations – qui lui arrachèrent un juron chargé d'amertume.

Le grondement de la circulation du centre-ville entrainait par la fenêtre, coups de klaxon perçant le vacarme, voix hélant un taxi. Elle tourna les pages pendant que Hughes, assis en face d'elle, mordillait un stylo.

Sur le dessus, une unique photo de Ciaran Devine, les yeux creux, le visage inexpressif, un petit garçon dont l'enfance s'était perdue depuis longtemps.

L'édition du dimanche qu'elle avait lue ce week-end montrait la même photo. L'ENFANT MEURTRIER SORT DE PRISON, clamait le gros titre, couronnant un article d'une demi-page.

Dès cet instant, elle avait su. C'était inévitable.

« Je ne peux pas y couper ? » demanda-t-elle.

Hughes secoua la tête. « Impossible. Ce jeune garçon a besoin de votre expérience.

– Et Terry Grimes ?

– Terry a trop à faire. C’est à vous de vous en occuper, inutile de discuter. Vous y arriverez. Il a été sage comme une image pendant ses sorties sous escorte. D’après Tom Wheatley, le directeur du foyer, il n’a posé aucun problème. »

Il avait sûrement eu droit à plusieurs excursions, accompagné par un membre de l’administration pénitentiaire. Virée au centre commercial, repas chez McDonald’s, promenade dans un parc. Finalement, on lui avait permis de passer une nuit au foyer de Saintfield Road, au sud de la ville.

Elle l’imagina, assis dans la petite salle propre et vide, peut-être en train de compter des menues pièces au creux de sa main, essayant de se représenter les actes tout simples que les autres effectuaient sans y penser. Avancer jusqu’au comptoir, demander ce qu’il voulait, dire s’il vous plaît et merci.

Cunningham se rappelait avoir amené un condamné à perpétuité nommé Brian chez un marchand de journaux. « Des Polo à la menthe, s’il vous plaît », avait-il marmonné. Le marchand avait posé le paquet de bonbons à côté de la caisse. Brian, qui avait étranglé sa petite amie après une beuverie, avait lâché un billet de vingt livres et était ressorti aussitôt.

En le rattrapant, la monnaie à la main, elle avait demandé pourquoi.

Brian s’était immobilisé sur le trottoir, les larmes aux yeux. « Parce que je ne sais pas combien ça coûte », avait-il répondu.

On soustrait un homme au monde pendant des années, et ensuite on le réintègre, en présumant qu’il repartira tout simplement de là où il en était. Ça ne marche pas. Il est perdu. Ciaran Devine n’échapperait pas à la règle.

Cunningham était entrée au service d’insertion et de probation douze ans auparavant, peu de temps après avoir obtenu son master de psychologie clinique. Dans le cadre de ses études, elle avait passé plusieurs étés au sein d’unités psychiatriques, puis un an à la prison de Maghaberry afin

d'assurer le suivi thérapeutique des détenus. Elle y avait appris des choses qui lui resteraient jusqu'à son dernier souffle. Par exemple, que la violence occasionnelle se payait terriblement cher, et que le système était profondément inadapté pour traiter ceux qui la perpétraient.

Douze ans, durant lesquels elle n'était pas sûre d'avoir accompli quoi que ce soit de bien ou d'utile.

Elle eut envie d'une cigarette. « Quand a lieu la levée d'écrou ?

– Il sort mercredi. Ça vous donne une semaine pour vous préparer.

– Bon sang, comment suis-je censée me *préparer* ? »

Hughes posa les avant-bras sur le bureau. « Avec sérieux, diligence et professionnalisme. »

Cunningham leva les yeux du dossier pour le regarder. Il croyait sans doute lui offrir un visage empreint d'une calme gravité, mais son expression était plutôt celle d'une surveillante, austère et guindée. Malgré son embonpoint et son âge déjà bien avancé, Edward Hughes conservait une éternelle allure d'écolier.

« Et le frère ? demanda Cunningham.

– Thomas ? Il se tient à carreau depuis qu'il a été relâché. Il n'est plus sous supervision. »

Le journal avait aussi publié une photo de Thomas Devine, moins visible que celle de Ciaran, en page deux. Plus âgé, plus mince, plus brun. Beau comme son frère, mais avec des traits anguleux, plus tourmentés.

Une image jaillit dans l'esprit de Cunningham : les garçons, escortés jusqu'à la porte latérale du palais de justice, des couvertures sur la tête, flanqués de policiers qui les tenaient par les bras, suivis des inspecteurs qui avaient recueilli leurs aveux, sous le crépitement des flashes et les cris haineux des gens attroupés.

Personne ne connaissait leur nom à l'époque, la presse avait reçu l'ordre de garder le silence.

« Il n'a pas demandé une ordonnance Mary Bell ? » interrogea Cunningham.

Une nouvelle identité, une vie dans le secret de l'anonymat. La mesure portait le nom d'une fillette anglaise qui avait commis deux actes indicibles près d'un demi-siècle auparavant.

« Thomas a essayé, mais le juge a rejeté la requête. Il a estimé qu'ils n'étaient pas suffisamment menacés. »

Les noms étaient apparus dans les journaux un an et demi plus tôt, quand Ciaran avait eu dix-huit ans. Sa peine de sûreté, d'une durée de six ans, était parvenue à expiration, mais il demeurait sous le coup d'une condamnation à perpétuité. Les journalistes de la presse locale de Belfast salivaient en rongant leur frein, prêts à déverser des flots de bile et d'indignation lorsqu'il serait libéré. Quant aux politiques, ils prononçaient du bout des lèvres des déclarations vides de contenu.

« Que Dieu lui vienne en aide », murmura Cunningham.

Elle n'avait pas eu l'intention de parler tout haut et leva les yeux vers Hughes en s'attendant à essayer un reproche.

« Que Dieu vous vienne en aide à tous les deux », dit-il.

L'inspectrice chef Serena Flanagan tapa son code et pénétra dans l'enceinte du commissariat. Bâtiments en brique rouge munis de petites fenêtres, une forteresse au cœur de Lisburn, conçue pour protéger ses occupants des balles et des bombes. Elle évita de croiser les regards en rejoignant, au deuxième étage, le bureau qu'elle n'avait pas vu depuis quatre mois. On chuchota sur son passage le long des couloirs et des escaliers.

« Chef », lança une voix.

Flanagan continua son chemin en faisant mine de ne pas avoir entendu. Sa porte n'était plus qu'à quelques mètres.

« Chef. »

Elle s'arrêta, jura intérieurement, et se retourna.

L'inspecteur John Hoey, un café dans une main, des pape-rasses dans l'autre. Flanagan sourit, hocha la tête.

« Content de vous revoir, dit-il en s'approchant. Comment ça va ?

– Pas mal. J'ai hâte de me remettre au boulot.

– Vos cheveux ont repoussé, je vois. »

Flanagan, qui partait déjà, se figea net. « Pardon ?

– Après le traitement... » Levant sa main qui tenait le café, il pointa un doigt sur la tête de Flanagan. Brusquement, son visage s'allongea. « Oh. C'est une perruque ? »

Flanagan prit le temps de respirer. Plaqua un sourire indulgent sur ses lèvres. « Je n'ai pas eu de chimio, répondit-elle. Seulement une radiothérapie. Donc je n'ai pas perdu mes cheveux.

– Oh, fit-il à nouveau. Tant mieux. Au fait, je voulais vous demander... Vous allez reconstituer votre équipe ?

– Oui. Le temps de m'organiser et de voir qui est disponible.

– J'aimerais me porter candidat, dit Hoey. Juste pour que vous le sachiez... Si jamais vous avez besoin de grossir les rangs.

– Très bien, j'y penserai. Merci. »

Flanagan le planta là et gagna son bureau. Elle entra, referma la porte derrière elle et s'y adossa.

À part la bêtise crasse de Hoey, se dit-elle, ce n'était pas si mal. Elle redoutait son retour au travail depuis des semaines. Les regards de pitié. Les marques de compassion. Cela viendrait, à n'en pas douter, mais il lui semblait maintenant qu'elle réussirait au moins à les accueillir gracieusement.

Un mois et demi après l'opération, elle était allée acheter du pain chez Tesco. Après avoir heurté le chariot de quelqu'un avec le sien, elle s'était retournée pour s'excuser et avait reconnu une collègue de son mari. Heather Foyle, elle s'appelait. Une prof de maths.

Heather l'avait dévisagée, yeux écarquillés et bouche ouverte, cherchant visiblement quelque chose à dire.

« C'est bon, je ne suis pas morte », avait lâché Flanagan avant de se diriger vers les caisses, les joues brûlantes, regrettant déjà sa réaction au point qu'elle en avait mal au ventre.

Elle avait téléphoné à Heather plus tard ce soir-là pour lui présenter ses excuses, bataillant contre des « non-je-vous-en-prie » et tentant de s'expliquer face à un déferlement de bons sentiments. Mais même là, alors qu'elle se savait entièrement en tort et reconnaissait la gentillesse toute simple de

Heather Foyle, elle avait dû contenir sa colère. Jamais elle ne s'était trouvée confrontée à la pitié d'autrui avant qu'on ne lui découvre un cancer du sein, et elle n'imaginait pas que la situation lui serait aussi insupportable.

Hoey et ses paroles maladroites, sa compassion opportune pendant qu'il essayait de se placer, elle pouvait s'en accommoder. D'autres viendraient, et elle sourirait, elle répondrait je vais bien, merci, retournerait la question à ses interlocuteurs et ne leur crierait pas de la fermer, de lui foutre la paix et de la laisser juste continuer à vivre.

Son bureau était toujours aussi sombre, avec la lumière du jour filtrée par une vitre opaque garnissant une fenêtre si étroite qu'elle ne servait pas à grand-chose. Il y faisait chaud, aussi. Elle alla ouvrir le battant autant que possible, à savoir quelques centimètres. Mesure de protection, d'après ses supérieurs. Le bâtiment ressemblait à une petite prison, autant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Par-dessus les toits, elle distinguait le haut du clocher de Christ Church. Une chance : partout ailleurs dans le commissariat, on contemplait principalement des murs ou une clôture de barbelés.

Flanagan ôta sa veste, la drapa sur le dossier de son fauteuil, et s'assit. Le calme qui régnait dans la pièce semblait peser sur elle, comme si le silence rendait l'air solide et dur.

Trois photos encadrées étaient disposées sur son bureau, un portrait de chacun de ses enfants et une autre montrant toute la famille. Un de ces affreux clichés réalisés en studio qu'elle n'aimait pas, mais Alistair avait insisté. Elle les avait couchées sur le bureau en partant. Pour les garder à l'abri de la poussière, s'était-elle dit, et aussi pour protéger sa famille de ce qui se passait dans cet endroit.

En les redressant, elle s'étonna de voir combien Ruth et Eli paraissaient jeunes, combien ils avaient changé, et elle éprouva une étrange tristesse pour les petits enfants qu'ils laissaient derrière eux dans ces images.

Un léger coup frappé à la porte la fit sursauter.

« Entrez », dit-elle en reprenant contenance.

Le commissaire Stephen Purdy entra. Trapu, avec des lunettes et une masse de cheveux d'un noir de jais dans lesquels certains voyaient une perruque. Flanagan les avait inspectés aussi scrupuleusement que possible et n'y avait pas trouvé matière à soutenir cette assertion, mais elle soupçonnait qu'il les teignait.

« Je suis content de vous revoir parmi nous, dit-il. Comment allez-vous ?

– Très bien, merci », répondit-elle en espérant qu'il ne lui demanderait aucune précision.

Le commissaire Purdy n'était pas un idiot comme Hoey. Il manquait d'intelligence émotionnelle et se montrait peu doué pour l'art de la conversation, mais il n'était pas stupide. Il n'essaierait pas de la pousser à parler de sa maladie.

« Tant mieux, tant mieux », dit-il.

Elle lui indiqua le fauteuil en face d'elle en se rasant.

« Non, je ne reste pas. » Pourtant, il s'attardait, l'air aussi mal à l'aise qu'une souris dans une pension pour chats.

C'était donc à Flanagan de lui tendre la perche. « Que puis-je pour vous ?

– Eh bien... je voulais d'abord vous saluer à votre retour. » Il inclina la tête et agita vaguement la main en manière de révérence. « Et vous remettre au travail, aussi. »

Flanagan avait remarqué la chemise cartonnée qu'il tenait sous le bras. Il la posa sur le bureau et la tapota de l'index.

« Ceci nous a été envoyé par le district B. Vous savez que l'inspecteur-chef Thompson prend sa retraite dans quelques semaines ? Il laisse un certain nombre d'affaires non résolues derrière lui. De vous à moi, sa brigade partait un peu à la dérive. Je vous ai apporté les rapports de ses dernières enquêtes en cours. Le sous-préfet souhaite que vous les passiez en revue, histoire de faire le tri entre ce qu'il faut continuer à traiter et ce

qu'il vaut mieux laisser tomber, vous voyez le genre. Il a pensé que cela vous occuperait, le temps de reprendre vos marques. Je peux vous fournir plusieurs inspecteurs si vous avez besoin d'aide. Nous avons un nouveau sergent, Ballantine. Très compétente... À présent que Calvin nous a abandonnés, ce serait un bon élément à intégrer dans une nouvelle équipe. »

Le sergent Calvin, principal assistant de Flanagan, avait été blessé à l'épaule avant son départ en congé, à la suite de quoi il s'était retiré de la course. Ayant obtenu une pension anticipée pour raison médicale avec le soutien du syndicat de la police, il avait plié bagage.

« J'imagine qu'elle ne sera pas ravie de commencer par de la paperasse, reprit Purdy, mais on y passe tous, hélas, à un moment ou à un autre. »

Flanagan sentit un poids lui tomber au creux du ventre. Un semblant de travail, une corvée, pour faire le ménage en sous-main derrière quelqu'un.

Purdy vit sa déception. « Allons, dit-il. Vous n'êtes plus au cœur de l'action depuis des semaines. Vous ne vous attendiez tout de même pas à sauter à pieds joints dans une enquête brûlante dès votre retour ? Il va vous falloir un mois ou deux pour recomposer une équipe digne de ce nom. Je ne peux pas vous laisser vous tourner les pouces en attendant. »

Elle montra le dossier. « Je sais, mais ça... »

Purdy la gratifia de son regard le plus sévère, celui qu'il réservait d'ordinaire à des subalternes situés au bas de l'échelle. « Ce n'est pas très excitant, je vous l'accorde, mais il y a des victimes là-dedans qui ont encore besoin d'être défendues.

– C'est vrai, concéda Flanagan en se sentant comme un enfant que l'on gronde. Vous avez raison. Je m'y attelle tout de suite. »

Purdy hocha la tête. « Bien, je vous laisse. » Il s'arrêta à la porte. « Oh, au fait. Vous avez appris la nouvelle concernant le jeune Devine ?

– Il doit être libéré, oui.
– Mercredi, annonça Purdy.
– Si tôt ?
– Je ne suis pas censé connaître la date de sa sortie. Les services pénitentiaires ne l’ont pas ébruitée pour lui éviter d’avoir la presse sur le dos. Sa conseillère de probation a téléphoné la semaine dernière pour demander un entretien avec vous. Je lui ai dit de venir aujourd’hui, en fin de matinée. Ça ira ? »

Flanagan se souvenait de Ciaran Devine, un enfant à l’époque, un jeune homme maintenant. Sept ans auparavant, il montrait à peine les premiers signes de la puberté, assis à la table en face d’elle dans une salle d’audition. Elle était la seule à qui il parlait. Il l’appelait par son prénom. Même lorsqu’il eut avoué, elle ne pouvait se représenter ce petit garçon en train de commettre un acte aussi atroce.

Bien qu’elle eût exprimé ses doutes, les aveux l’avaient emporté.

Après avoir été condamné avec son frère, Ciaran lui avait adressé une lettre au commissariat. Elle avait rougi en la lisant. La lettre reposait toujours au fond d’un tiroir dans sa chambre, chez elle, alors qu’elle aurait dû la détruire.

« Parfait, répondit-elle.

– Très bien. Espérons qu’il ne fera pas de bêtises. »

Tandis que Purdy quittait la pièce et fermait la porte, Flanagan revit les petits doigts de Ciaran Devine, les minuscules entailles sur sa peau. Elle chassa l’image et ouvrit le dossier posé devant elle.

Flanagan retrouva Paula Cunningham à l’accueil à onze heures vingt-cinq. Un peu plus petite que la moyenne, mince, mais pas maigre, d’une dizaine d’années sa cadette. Simple et directe.

Arrête, se dit-elle. Toute personne qu'elle rencontrait était soumise à ce genre de jugement à l'emporte-pièce, tel un suspect dans une enquête dont elle était la seule à connaître l'existence.

Elle jeta un regard rapide à la pièce d'identité de Cunningham, hocha la tête et lui tendit la main.

« Merci de me recevoir, dit Cunningham. Je sais que vous venez de reprendre le travail. Vous devez avoir un tas de choses à rattraper.

– À ma grande surprise, non. Dans mon bureau, ça vous va ?

– Très bien. »

Les deux femmes ne parlèrent pas après avoir franchi les portes sécurisées. Une fois dans le bureau, elles s'assirent l'une en face de l'autre.

Cunningham leva les yeux vers la fenêtre. « Vous ne vous sentez jamais claustrophobe, ici ? Il y a tellement peu de lumière.

– On s'habitue, répondit Flanagan. Alors, vous vouliez me voir...

– Oui. » Cunningham sortit un carnet et un stylo de son sac. « Au sujet de Ciaran Devine. »

Carnet Moleskine. Stylo Parker. De bonne qualité, mais pas tape-à-l'œil. Fonctionnels. Des chaussures banales avec un petit talon. Pas beaucoup de bijoux, un maquillage minimal.

Arrête, se dit à nouveau Flanagan.

« Que désirez-vous savoir ? »

Cunningham ouvrit le carnet, prépara son stylo. « Si j'ai bien compris, c'est vous qui avez interrogé Ciaran.

– Exact. Vous devriez avoir accès aux rapports qui ont été soumis par le procureur.

– Oui, j'en ai une copie. Mais je voulais savoir quelle impression il vous avait faite. Comment l'avez-vous perçu ? »

Flanagan détourna les yeux, espérant que sa gêne n'était pas trop visible. Elle examina le dos de sa main. Son alliance et sa bague de fiançailles. La petite cicatrice datant de son enfance, quand elle avait essayé de se faufiler dans un champ en passant sous une clôture de barbelés, derrière la maison de son grand-père, pour voir le poney qui avait un gros ventre et le poil tout emmêlé.

« Mon impression ? répondit-elle. Ce que j'ai perçu en premier, ça a été le sang sur le mur. »

Samedi 24 mars 2007

Purdy, alors inspecteur principal, l'entraîna à l'intérieur de la maison. Sergent depuis presque cinq ans, Flanagan avait déjà vu maintes scènes de crime. La laideur de l'acte, l'indignité qui lui était attachée. Et l'intrusion de ces étrangers chez la victime, sa vie exposée à nu dans toute sa banalité et sa bizarrerie. Des habitudes intimes dont elle aurait honte qu'on les découvre de son vivant. Le laisser-aller, la solitude, l'addiction. La mort soudaine et violente rendait rarement visite à ceux qui menaient une vie stable, avec des familles aimantes, des journées pleines de sens. Le plus souvent, les meurtres se produisaient lors de nuits de beuverie entre des amis unis par leurs dépendances mutuelles, disputes mesquines qui s'achevaient en bains de sang, couteaux de cuisine plantés dans des gorges, têtes défoncées par des objets lourds. Rien que l'on ait prévu, aucune intention, seulement une flambée de rage.

Mais ici, c'était différent. Purdy lui avait expliqué la situation pendant le trajet en voiture. Un couple aisé, des gens d'âge mûr habitant une rue située dans un bon quartier, avec un fils, qui accueillait des dizaines d'enfants défavorisés depuis des années. Et aujourd'hui, deux de ces enfants s'en étaient apparemment pris à David Rolston.

Ils s'arrêtèrent devant la maison, virent les deux voitures de police qui bloquaient la rue. Flanagan les aperçut à travers

les vitres teintées, un garçon à l'arrière de chaque véhicule, attendant d'être emmenés au commissariat d'Antrim, siège de la division chargée des crimes graves. Une heure plus tôt, ils avaient été des enfants. C'étaient des meurtriers, maintenant, aux vies ravagées par un acte terrible.

Dans un salon au rez-de-chaussée, Purdy et Flanagan retrouvèrent les deux policiers en uniforme qui avaient découvert le corps, et, à quelques mètres de lui, les garçons. Un mobilier de choix, avec canapé et fauteuils assortis qui avaient bien servi, mais de belle facture. Une grosse télévision à écran plat, des étagères garnies de livres, de jolis bibelots sur la cheminée, et, au-dessus, un grand tableau à l'huile représentant un paysage. Œuvre d'un artiste local, pensa Flanagan, quelque part sur la côte nord. D'une valeur d'au moins mille cinq cents livres. Des photos disposées çà et là. Un beau couple, souriant avec leur fils unique. Des gens honnêtes, dont la vie avait un sens. Flanagan absorba tous les éléments, se construisit une image de ces existences détruites, et éprouva une sourde tristesse.

Les agents de police étaient gris comme des fantômes, le plus jeune contenait difficilement son émotion.

« Racontez depuis le début, dit Purdy. Exactement comment ça s'est passé. »

Le plus âgé des policiers prit la parole. « On est arrivés quelques minutes après l'appel. Le voisin, celui qui a appelé le numéro d'urgence, était debout sur le perron. Il a raconté qu'il avait entendu du bruit, beaucoup de cris, un grand fracas... Ensuite, plus rien, et personne n'ouvrait. On a frappé nous aussi. Pas de réponse. Alors, on a réussi à forcer une fenêtre dans la cuisine. Comme le voisin nous avait dit que le bruit semblait venir d'en haut, on est montés directement. C'est là qu'on a découvert le corps dans la chambre, les deux garçons couchés sur le lit. J'ai quand même vérifié les signes vitaux, par acquit de conscience. »

Flanagan vit le rouge sombre sous ses ongles, dans les plis de la peau entre ses phalanges.

« On a emmené les deux garçons et on a appelé une deuxième voiture. »

Le jeune flic n'arrivait plus à se maîtriser. Il renifla et se passa la main sur les yeux.

« C'est votre premier meurtre ? » demanda Purdy.

L'homme hocha la tête et s'essuya les joues.

« Pleurez tant que vous voudrez. Je m'inquiétera davantage si ça ne vous touchait pas. » Purdy se tourna vers Flanagan.
« Allons jeter un coup d'œil. »

Au moment où ils quittaient la pièce, le plus âgé des policiers lança : « C'est pas beau. Juste pour vous prévenir... »

Purdy et Flanagan échangèrent un regard, puis s'engagèrent dans l'escalier, Purdy en tête. Encore des tableaux aux murs, plus petits que celui du salon, mais non dénués de valeur. Et des photos. Sur chacune, le visage de David Rolston, vieillissant en même temps que sa petite famille. Une vie éteinte, se disait Flanagan tout en montant.

Purdy entra le premier dans la chambre, s'arrêta, prit une inspiration, et poussa un long soupir. Flanagan imagina qu'il lâchait un peu de son âme, un morceau de lui-même perdu pour toujours.

Elle s'était préparée à l'odeur. Toujours la même. Mais jamais elle n'aurait pu contempler froidement la dévastation qui s'offrit à ses yeux lorsqu'elle regarda dans la pièce.

Un côté de la chambre semblait normal. Le conservatisme propre d'un couple de bourgeois typiques, un décor manifestement choisi par l'épouse. Un joli papier peint à fleurs. Là aussi, un mobilier de qualité. Une coiffeuse ancienne, sans doute reçue en héritage.

Mais de l'autre côté, sous la fenêtre et tout autour, des murs lacérés, maculés par la folie et la haine. Des arcs rouges

zébrant le papier peint. Sur la vitre, des gouttes de sang trop fines pour être visibles de l'extérieur.

Dans le coin, où il s'était réfugié, ce qui restait de David Rolston. Un bras tordu au-dessus de la tête, telle une poupée de chiffons jetée dans un accès de rage infantine. Des fragments de crâne. Des lambeaux de peau, des mèches de cheveux. Un œil manquant, l'autre ouvert et vide.

Sur la moquette souillée, entre ses jambes écartées, un serre-livres en fonte représentant un chat. L'autre était resté sur l'étagère, à côté du corps qui gisait au milieu de livres épars.

« C'est pas possible..., dit Purdy. Des enfants ont fait ça. Des enfants. »

Instinctivement, Flanagan porta la main à son ventre. Elle n'avait encore annoncé à personne qu'elle était enceinte, à part à son mari. Elle formula une prière muette pour que cette horreur ne s'insinue pas en elle, jusqu'à la vie qui grandissait dans sa chair.

Flanagan rencontra Ciaran Devine dans sa cellule au commissariat d'Antrim. Dans le couloir, elle croisa le médecin qui venait de l'examiner. Un surveillant de la garde à vue lui tint la porte ouverte. Ciaran était assis sur le banc qui faisait office de lit quand elle entra.

Si petit.

Il leva vers elle des yeux pleins d'étonnement. Elle comprit qu'il ne s'attendait pas à voir une femme. On l'avait débarassé de ses vêtements trempés de sang et revêtu de la tenue standard, un jogging et un sweat bleu marine trop grands pour lui, qui flottaient autour de sa maigreur et lui tombaient sur les mains en ne laissant apparaître que les doigts. Des tennis en toile comme celles que Flanagan portait pour faire de la gym à l'école. Des cheveux blonds coupés à ras.

Le surveillant avait parlé à Flanagan des hématomes sur ses bras, récents et anciens. Certains ressemblant à des morsures. Automutilation, déclara-t-il. Le gamin avait déjà un dossier. Si jeune, fit-il remarquer. Flanagan répliqua que les morsures étaient la forme la plus répandue d'automutilation chez les jeunes enfants. Le surveillant haussa les épaules. Jeune aussi pour tuer des gens.

Ciaran avait les mains qui tremblaient. Les larmes prêtes à monter. Il était resté aussi calme qu'on pouvait l'espérer jusque-là, avait dit le surveillant, y compris en entrant dans la cellule. Mais Flanagan voyait que le mince voile de sa contenance menaçait de s'effriter à tout instant. On percevait une tension parmi les policiers autour de cette garde à vue. Personne n'aimait les détentions d'enfant. Tant de dangers, tant de choses qui pouvaient mal se passer.

Flanagan se répéta encore une fois que Ciaran était un enfant confronté à une expérience terrifiante que la plupart des adultes n'auraient jamais à subir. Elle s'obligea à sourire et lui parla gentiment, mais fermement, ainsi qu'elle s'y entraînait depuis plusieurs heures.

« Ciaran, je suis le sergent Serena Flanagan. Je vais t'interroger dans un petit moment, quand ton travailleur social sera arrivé. Mais, déjà, je dois recueillir un échantillon d'ADN. »

Elle lui montra le coton-tige dans l'éprouvette qu'elle tenait à la main.

« D'accord ? »

Il cligna des yeux et une larme roula sur sa joue. « Où est Thomas ? » demanda-t-il.

À peine un murmure, un souffle rauque au fond de sa gorge.

« Thomas a été placé dans un autre quartier, dans une cellule comme la tienne.

– Je peux le voir ? »

Flanagan secoua la tête. « Non, je regrette, ce n'est pas possible. »

Ciaran commença à s'effondrer. Ses mains s'agitèrent, les doigts décrivant un ballet dans le vide, agrippant le tissu, la peau. Les épaules secouées, haletant. La panique, qui prenait le dessus. La panique engloutit la raison, c'est un déferlement, un mal potentiel. Il faut la tenir à distance.

Flanagan avança dans la cellule et se pencha vers lui, les yeux à la hauteur des siens.

« Ciaran, écoute-moi. Je sais que tu as peur, mais tu dois essayer de rester calme. Cet endroit te paraît effrayant, je comprends, mais tu es en sécurité ici. Tout ira bien, je te le promets. Je vais m'occuper de toi.

– Je veux Thomas, dit-il dans un gémissement désespéré.

– Tu ne peux pas le voir, je suis désolée. »

Il enfouit son visage dans ses mains, bascula en avant, recroquevillé sur lui-même. Pleurant comme le gamin perdu qu'il était. Même si elle savait qu'il avait participé à des actes d'une brutalité extrême, alors même que le sang était encore en train de sécher sur ses doigts, Flanagan éprouva un chagrin intense pour ce petit garçon.

Elle fit la seule chose raisonnable et sensée qu'elle pouvait imaginer : posant l'éprouvette, elle le prit dans ses bras et le serra contre elle. Le berça, tandis qu'il mouillait sa veste de ses larmes.

Mon Dieu, venez en aide à ce pauvre enfant, pensa-t-elle.

Une heure plus tard, dans une pièce froide réservée aux auditions, Flanagan s'installa en face de Ciaran et d'un travailleur social. Michael Garvey n'était pas l'éducateur attitré des deux frères ; il jouait simplement de malchance en se trouvant de garde ce jour-là. Flanagan avait déjà mené plusieurs entretiens en sa présence, mais jamais pour un cas pareil. Garvey était pâle et semblait mal à l'aise. Elle le comprenait.

Elle se composa un visage lisse et disposa ses notes sur la table. À peine avait-elle desserré son étreinte autour de l'enfant qu'elle avait aussitôt regretté ce geste inapproprié. Elle s'exhorta à la fermeté : penser à la victime, ne pas laisser l'empathie brouiller son jugement. La Première Déclaration. Ce n'était pas le moment de cafouiller.

Elle l'examina un instant. Ciaran Devine, douze ans seulement. Père tué à quelques mètres de la maison par un jeune chauffard au volant d'une voiture volée alors qu'il avait quatre ans. Sa mère était morte depuis cinq ans, arrêt cardiaque résultant d'une endocardite, ce qui n'était pas rare chez les héroïnomanes. Elle avait perdu la garde de ses enfants dix-huit mois auparavant du fait d'une santé mentale fragile, associée à une consommation excessive de drogues et d'alcool. Les frères étaient baladés d'institutions en foyers d'accueil, ils étaient tout l'un pour l'autre.

Un démarrage merdique dans la vie, pensa Flanagan, mais ça n'excusait rien.

Avec l'aide du travailleur social, elle procéda au rituel consistant à ouvrir divers scellés et à examiner les cassettes vierges qui seraient ensuite insérées dans le magnétophone. Elle informa le garçon de ses droits et Garvey s'assura qu'il avait bien compris.

Puis elle commença.

« Ciaran, est-ce que tu comprends où tu es ?

– Oui... » Le mot n'était guère plus qu'un filet d'air.

« La personne détenue a répondu par l'affirmative, dit Flanagan. Essaie de parler plus fort, Ciaran, pour que le micro puisse t'entendre. Alors, où es-tu ?

– Au commissariat.

– Oui. Au commissariat d'Antrim, où est installée la division chargée des crimes graves. Quel âge as-tu ?

– Douze ans.

– Et comment s'appelle ton frère ? »

Ciaran hésita. Il savait qu'elle connaissait la réponse. Mais il ne pouvait pas être au courant des techniques de l'entretien cognitif : l'entonnoir, ou l'art de commencer avec des questions vagues, ouvertes, pour réduire peu à peu le champ des informations et plonger à la racine de la vérité.

« Le nom de ton frère, Ciaran.

– Thomas.

– Quel âge a-t-il ?

– Quatorze ans. Il va avoir quinze ans en mai. Il n'a rien fait. C'est moi tout seul. »

Garvey posa sa main sur le bras maigre de Ciaran.

Flanagan lui adressa un sourire rassurant, mais qu'elle sentit crispé. « On parlera de ce qui est arrivé à Mr. Rolston dans un petit moment. Pour l'instant, il faut que...

– Thomas n'a rien à voir avec ça, dit Ciaran en élevant la voix. C'est que moi. »

Flanagan regarda Garvey. Raide, les yeux écarquillés. Il se tourna vers le garçon. « Ciaran, tu as le droit d'avoir un avocat. Tu veux que je t'en trouve un ? »

Ciaran ne réagit pas, comme si ce n'était pas à lui que ces paroles s'adressaient, mais à quelqu'un d'autre, dans une autre pièce.

Flanagan se pencha en avant. « Ciaran, je veux que tu réfléchisses très sérieusement. C'est très important que tu dises la vérité. Même si ce que tu as déclaré est vrai, Thomas était là avec toi quand ça s'est passé. Il sera quand même puni. Ce n'est pas en mentant que tu lui éviteras d'avoir des ennuis. »

Ciaran fixait ses mains. « Il était dans la pièce. Mais il n'a rien fait. C'est que moi.

– Ciaran, j'ai vu le sang sur les vêtements de Thomas. Il en était couvert, autant que toi. Tu ne convaincras personne qu'il n'était pas au moins à côté de toi à ce moment-là. Mais nous n'allons pas... »

Ciaran leva les yeux vers elle, et, pour la première fois, elle remarqua leur bleu intense. « Je ne mens pas, dit-il. Il a essayé de m'empêcher. Mais je ne voulais pas arrêter. Il a rien fait. C'était moi tout seul.

– Il est onze heures et six minutes, annonça Flanagan dans le micro. Je suspends l'interrogatoire. »

Elle arrêta le magnétophone. Laisant Ciaran avec le travailleur social, elle sortit dans le couloir et tomba sur Purdy qui sortait de la pièce où il avait suivi les auditions des deux garçons en vidéo.

« Qu'a dit Thomas ? » interrogea Flanagan.

Mais elle connaissait déjà la réponse.

3

Cunningham s’avança vers Phil Lewis qui l’attendait un peu plus loin, les mains dans les poches de son pantalon en velours côtelé. Avec sa chemise, sa cravate et son pull à col en V, il ressemblait à tous les employés du secteur public que l’on reconnaît à leur tenue d’une élégance discrète, légèrement élimée, à moins qu’ils ne comptent parmi les mieux payés.

Sauf qu’un gros trousseau de clés se balançait à sa ceinture.

Plusieurs bâtiments se dressaient tout autour, toits plats, enceintes et hautes clôtures enfermant des cours intérieures. Trois serres, chacune entourée de son jardin, apparaissaient derrière le complexe principal.

De jeunes hommes occupés à bêcher et à planter levèrent les yeux pour observer Cunningham, certains avec une insistance qui dépassait la simple curiosité. La plupart arboraient une musculature exagérément développée ; la ferveur culturiste était de mise parmi les détenus, qui remplissaient leurs heures d’ennui en soulevant des haltères. Une combinaison dangereuse : l’immaturité impétueuse de jeunes délinquants et la force physique d’hommes adultes. Cunningham sentit la chaleur de leur attention lui parcourir la peau sous ses vêtements. Elle serra plus fort le dossier qu’elle tenait sous le bras, la gorge asséchée par l’envie irrépressible d’une cigarette.

Lewis tendit la main. Ses doigts étaient doux et frais. Il ne regarda pas le badge visiteur qu'elle avait accroché au revers de sa veste. Tous deux s'étaient déjà maintes fois rencontrés.

« Il est à l'Unité de gestion des détenus », annonça-t-il.

Elle lui emboîta le pas en direction d'un bâtiment préfabriqué, bleu, comportant un seul étage.

« Comment va-t-il ? »

– Il est calme, répondit Lewis. D'ailleurs, il est toujours calme. C'est un jeune plutôt correct, malgré tout. »

Malgré tout.

Malgré le fait qu'il a tué un être humain ! pensa Cunningham.

« Il consomme ? demanda-t-elle.

– Non, pas à notre connaissance. Son frère, Thomas, l'a protégé de tout ça. Grâce à lui, il est resté clean.

– Même pas du cannabis ? » Elle ne put dissimuler la surprise dans sa voix. Enfermez un jeune garçon pendant des heures, des jours et des semaines, avec une douzaine d'autres qui s'ennuient tous autant que lui. Il n'y avait pas tant de distractions que ça.

« Pas de coke non plus, dit Lewis. On craignait qu'il ne s'y mette quand Thomas nous a quittés, mais non. Ou alors, il s'est bien caché.

– Depuis quand n'a-t-il pas vu son frère ? »

Lewis s'arrêta à la porte, lèvres pincées, réfléchissant.

« Une quinzaine de jours. Il commençait à s'agiter parce qu'il ne l'avait pas vu depuis quelques semaines. Ils ont eu droit à une heure ensemble, et Ciaran s'est apaisé. Comme toujours. Il faudra que vous organisiez une rencontre dès que possible. Thomas remet chaque fois son frère d'aplomb, semble-t-il. Prête ? »

Il composa un code à quatre chiffres sur le pavé numérique. La lumière rouge passa au vert. Il poussa la porte, s'effaça devant Cunningham et entra à sa suite.

Avec son plafond bas, le couloir ressemblait à un tunnel. La lumière fluorescente écrasait toute vie sous une impitoyable blancheur.

« Par ici. »

Lewis la conduisit à une autre porte, un autre pavé contrôleur d'accès.

Une fenêtre rectangulaire sertie dans le bois, quadrillée de fil d'acier. Deux silhouettes à la table, l'une robuste, aux épaules rondes, l'autre mince comme une lame. Toutes les deux, assises, les mains croisées sur le plateau. En silence.

L'homme robuste leva les yeux quand Lewis frappa. Cunningham le reconnut : Joel Gilpin, major pénitentiaire, qui avait travaillé à Maze et à Maghaberry avant de rejoindre le centre pour jeunes délinquants.

Après avoir composé le même code à quatre chiffres, Lewis entra dans la pièce. Cunningham le suivit. Elle ferma la porte et se tint en retrait pendant qu'il s'approchait de la table. Le verrouillage automatique de la porte s'enclencha avec un cliquetis.

Lewis appuya les doigts d'une main sur la table, tel un signal secret indiquant que la vie du jeune homme devant lui avait maintenant changé. « Ciaran, voici Paula Cunningham, ton agent de probation. »

Le jeune homme leva les yeux. Il croisa le regard de Cunningham un bref instant, mais assez longtemps pour qu'elle sente un frémissement lui parcourir l'échine de haut en bas. Elle réprima un frisson.

« Bonjour, Ciaran. »

Il s'humecta les lèvres du bout de sa langue, aussitôt rentrée.

« Bonjour », dit-il d'une voix si faible que Cunningham douta même de l'avoir entendue.

Il était vêtu d'un T-shirt orné d'un logo insignifiant, d'un jean bon marché et d'un léger cardigan à capuche. Le genre

de vêtements qu'on achetait dans un supermarché ou une chaîne de magasins, arborant des marques fictives que tout ado rejette. Un sac de sport était posé dans un coin.

« Je peux m'asseoir ? » demanda-t-elle.

Il haussa timidement ses épaules maigres, puis porta la main à sa bouche pour se ronger l'ongle du pouce. Cunningham remarqua les moignons de kératine qu'étaient devenus ses doigts, la peau rouge vif.

Lewis recula, adossé au mur, pendant qu'elle prenait place en face de Ciaran et posait le dossier sur la table. Elle resta immobile, laissant le silence s'épaissir, attendant qu'il lève à nouveau les yeux.

Alors, elle demanda : « Est-ce qu'on t'a tout expliqué ? Tu sais ce qui va se passer ? »

Ciaran hocha la tête.

Profitant d'un autre de ses regards furtifs, elle lui offrit un franc sourire. « Parfait. Dès que j'aurai signé les formulaires, je te conduirai au foyer en voiture. D'accord ? »

Encore un hochement de tête.

« On m'a dit que tu y étais déjà allé deux fois. »

Elle attendit, en l'écoutant respirer.

« Ciaran. Tu es allé deux fois au foyer. C'est exact ? »

Il se tortilla sur sa chaise, comprit qu'elle exigeait une réponse. Il acquiesça.

« Tu t'y sens bien ? »

– Ça va.

– Donc, tu as déjà rencontré Tom Wheatley, le directeur. Tu connais les règles là-bas. Tu sais ce qu'on attend de toi.

– Oui...

– Parfait. On y va ? »